

Le

FURET DE LYON.

Industrie, Beaux-Arts, Sciences, Littérature, Théâtres, Mœurs et Modes.

ON S'ABONNE au FURET, chez M. BARON, libraire, rue Clermont, et chez M. GÉURY; tenant cabinet de lecture, place des Célestins. — Le prix de l'abonnement, qui se paye d'avance, est de 5 fr. par trimestre pour Lyon, 50 centimes en sus par trimestre dans le département, et hors du département 1 franc en sus par trimestre. — Le prix des annonces est de 25 centimes par ligne. — CE JOURNAL PARAÎT LE DIMANCHE ET LE JEUDI.

DE LA FUTURE DIRECTION.

Aurons-nous des théâtres l'année prochaine ?

L'intérêt public dit oui, mais l'intérêt municipal dit non. Car il est prouvé que les théâtres de Lyon ne peuvent se soutenir avec la splendeur qui leur convient sans une forte subvention.

Toute la question est là ; c'est une question d'argent, et les questions d'argent ne se résolvent que par de l'argent.

La ville ne peut supposer qu'il existe un homme assez inepte pour risquer volontairement sa fortune, s'il en a, celle des autres, s'il n'en a pas à lui, et par-dessus tout, son honneur et sa réputation, en se chargeant d'une entreprise qui ne présente que des chances de pertes démontrées par A + B.

Quant à supprimer des genres pour faire des économies, ce projet est inadmissible à Lyon ; et il serait facile de prouver que la suppression même d'un genre forcerait à augmenter le personnel et, par conséquent, les frais des deux autres d'une somme à peu près égale à la prétendue économie qu'aurait produite cette suppression. Le résultat serait donc une perte morale pour les plaisirs du public, sans bénéfice réel pour la caisse de l'administration. Du reste, les trois genres ont toujours existé à Lyon, et les arts ne doivent pas déchoir. Mort complète ou existence honorable, voilà leur avenir !

Si les théâtres sont fermés, la ville aura dévoré, en pure perte, plus de 4 millions. C'est donc l'intérêt de ces 4 millions, c'est-à-dire 200 mille francs sacrifiés annuellement par l'entêtement de ne pas joindre une modique somme à cette dépense déjà faite. Si plus tard la ville se décide à donner une subvention indispensable, et dont le chiffre se diminue du reste des 36,000 qu'elle perçoit pour le droit des pauvres et qu'elle serait obligée de payer elle-même en cas de clôture, et de la location des boutiques du Grand-Théâtre, qui, certes, ne se loueraient pas si la salle était fermée, on voit que cette énorme subvention se réduit, par le fait, à bien peu de choses. L'honneur de la seconde ville de France et la sûreté publique même exigent qu'il y ait à Lyon des théâtres convenablement montés.

Il y a donc urgence pour la ville à prendre une décision ; chaque jour de retard est une perte pour l'avenir.

Elle a un directeur qui a fait ses preuves ; son intérêt est

de le conserver, pour ne pas s'exposer de nouveau à ce qui est arrivé l'année dernière.

Si ce directeur ne veut pas rester, d'autres concurrents sont sur les rangs. Qu'elle s'assure de la capacité et de la mise de fonds de ces messieurs, de leurs capacités surtout ; car l'argent n'est pas tout en fait de directions théâtrales. Il faut des connaissances, sans lesquelles on est sûr d'arriver plus tôt ou plus tard à une ruine complète.

Que la ville donc se prononce ; car, nous le répétons : *il faut des théâtres à Lyon*, et pour cela il faut choisir de suite un directeur *habile et solvable*.

AQUARELLE DE FEMME.

15 ANS ET 30 ANS.

Elle était fraîche et svelte, comme on l'est à quinze ans lorsque l'on jouit d'une organisation privilégiée et que le moral n'a pas encore dégradé le physique ; car, il ne faut pas s'y tromper, les passions usent plus vite que les années.

Elle avait encore toute la candeur de ces illusions de jeune fille, dont chaque frottement du monde enlève un brin, et qui finissent par tomber une à une devant l'expérience de la vie sociale, comme les perles d'un bandeau brisé dans une nuit de bal.

Elle entrait en aveugle dans la civilisation, telle que nous l'ont faite et les préjugés et les intérêts. Ignorante de l'avenir, heureuse du passé, et confiante dans le présent, comme un matelot novice qui s'embarque par un beau temps et qui ne sait pas prévoir les tempêtes.

Alors, à ses yeux, tout était bonheur et espérance. C'est toujours ainsi pour celle qui n'a pas vécu long-temps. Elle croyait à l'amour, car l'amour est la première et la dernière illusion des femmes ; à l'amitié, — à la pudeur, — à la bonne foi, — et à toutes les vertus de l'âge d'or. — Heureuse jeune fille !

Elle croyait à l'amour, parce qu'elle se sentait capable d'aimer.

A l'amitié, parce qu'elle l'éprouvait.

A la pudeur, parce qu'elle ressemblait à la sensitive.

A la bonne foi, parce que son cœur n'avait jamais trahi personne.

Elle croyait même à la religion, — parce que la religion est une des plus précieuses illusions de la jeunesse.

Elle méritait d'être heureuse, de trouver des âmes pour la comprendre et un appui pour la soutenir sur la route.

C'est été un crime de ternir d'un souffle la pureté de cette âme candide, vivant en elle, et cherchant à épancher au-dehors, pour le bonheur des autres, tous les trésors d'amour et de bonté renfermés dans son sein virginal.

Ce crime cependant a été commis ; mais qui pourrait-on en accuser ?

Je l'ai revue quinze années plus tard ; elle était belle encore, mais de cette beauté qui électrise comme du champagne, et qui monte à la tête sans parler au cœur.

Son front était déjà sillonné d'un pli, de ce pli des pensées fortes qui révèle, sur une tête encore jeune, le passage des passions. Son œil moqueur avait gagné en vivacité ce qu'il avait perdu en tendresse. C'était le regard étincelant d'une Erigone, au lieu du regard lumineux d'un ange !

La civilisation et le monde avaient passé par-là.

Elle ne croyait plus à l'amour, parce qu'elle avait aimé un ingrat et deux infidèles.

Elle ne croyait plus à l'amitié, parce qu'elle avait été trahie par sa meilleure amie, une amie d'enfance. Cela arrive à beaucoup de femmes.

Elle ne croyait plus à la pudeur, car elle avait vu des amans à toutes ses compagnes, et quelques-unes même lui avaient cyniquement proposé de lui prêter les leurs !

Elle ne croyait plus à la bonne-foi, parce qu'elle avait eu affaire à un avoué pour deux procès intentés par l'avarice d'un cousin qui avait dix mille livres de rente.

Elle avait vécu assez en quinze ans pour apprécier le monde ce qu'il vaut, et son cœur se trouvait tout à la fois vide et désillusionné.

Elle ne croyait même plus à son culte religieux, car son confesseur avait voulu la séduire, et en doutant du ministre elle avait fini par douter de la divinité.

Elle était devenue sceptique, — elle mourra probablement athée !

Et voilà cependant comme le monde m'a fait ma jolie jeune fille de quinze ans !

Et on appelle cela de la civilisation, — du progrès ! — oui, progrès dans le vice, — civilisation du mal !

Je la plains, cette jeune fille, de n'être pas morte à quinze ans ! il est si doux de mourir avec confiance !

Elle a trente ans aujourd'hui. — Pauvre femme !

E. L.

UNE VIE ET UNE MORT.

Après être allé à pied à Neuilly, il restait à M. Dupin, l'aîné des trois, de découvrir, à lui tout seul, que la religion catholique est la religion de la majorité des Français ; c'est précisément ce que fit, ce grand homme. Toutefois, il dédaigna de prendre un brevet d'invention, préférant de beaucoup enregistrer sa découverte dans la Charte de 1830, côte à côte avec d'autres vérités de même force. — Je faisais, hier, ces réflexions machinalement en voyant passer quelques bonnes femmes qui allaient voir administrer un mourant.

Parmi les bonnes femmes qui font métier de suivre les pasteurs sacrés de consolations et de salut, quelques-unes y vont de bonne foi, et se persuadent que leurs prières pour celui qui s'éteint vont ranimer sa cendre, changer ses destinées et émouvoir Dieu, qui s'inquiète fort peu de nous, ce dont je trouve la preuve dans chaque page de notre vie, et

qui, s'il me ressemble, doit donner souvent au diable tous ces demandeurs d'or, de santé, de vie et de plaisirs. — D'autres, et ce ne sont pas les plus mal avisées, ont pour but d'examiner avec une scrupuleuse attention l'intérieur des appartemens, la distribution des pièces, la solidité des portes, et de ranger avec soin dans leurs poches les objets souvent épars sur les meubles dans ces momens de douleurs et de désordre. — Une de ces dernières, celle qui fermait la marche, saisit en entrant une timbale et un couvert d'argent. — Dans la crainte de troubler la cérémonie, tant j'ai de respect pour le culte divin, je fis semblant de ne pas voir, et passai outre.

Il y avait dans la chambre du mourant un domestique qui pleurait, et des parens qui n'osaient pas rire, mais qui riront plus tard. On fit retirer tous les assistans. — Le malade resta seul aux prises avec le ministre de Dieu. — Personne n'entendit les derniers aveux du pécheur ; moi j'entendis tout. — Mais comment ? — Que vous importe ? — j'en fus le témoin auriculaire, puisque je vous les rapporte ; — le reste ne vous regarde pas.

Après les exhortations du pasteur et quelques réflexions sur la vie à venir, le mourant commença le récit de ses fautes ; mais il n'eut pas la force de parler long-temps... il se contenta donc, non sans beaucoup d'efforts, et le plus succinctement possible, comme on va le voir, de répondre aux questions du confesseur.

Dans votre jeunesse, aimiez-vous les filles ? — Beaucoup, mon père ; et ce goût, je l'ai gardé long-temps. — Combien en avez-vous.... ? — Je ne sais pas au juste. — Les avez-vous épousées ? — Pas si bête. — Avez-vous élevé leurs enfans ? — Pas si bête. — Quand elles sont devenues malheureuses, les avez-vous secourues ? — Pas si bête. — Vous êtes fabricant ? — Pas si bête.... c'est-à-dire, oui, mon père. — Lorsqu'un ouvrier, sans ouvrage et manquant de ressources, sollicitait de vous du travail ou des secours, lui avez-vous donné l'un ou l'autre ? — Oui, mon père, à condition qu'il me livrerait sa fille ou sa femme. — Avez-vous spéculé sur vos ouvriers ? — Tant que j'ai pu, mon père. — Vous êtes-vous battu contre eux ? — Non, mon père ; mais j'ai ordonné à mes employés, machines que je fais mouvoir à mon gré, de se battre pour moi ou de quitter ma maison. — Avez-vous désiré l'anéantissement des classes pauvres ? — Oui, d'abord avec acharnement ; mais j'ai réfléchi plus tard que leur travail nous enrichit, nous donne des maîtresses, des loges au théâtre et des repas somptueux.... On a donc bien fait de les épargner, c'est un calcul très-sage ; car les bras des prolétaires n'ont de valeur que lorsqu'ils s'agitent pour grossir notre fortune. — Vous êtes orléaniste ? — Je suis expirant, mon père, et je sens que ma dernière heure approche. — Croyez-vous en Dieu et à tout ce que son Eglise enseigne ? — J'y ai toujours cru. — Cela suffit pour être sauvé. Je vois avec joie que votre vie est exempte de taches.... entourez vos funérailles d'autant de prêtres qu'on en pourra trouver, faites une forte donation aux églises, et Dieu vous pardonnera, lors même que vous auriez reçu la croix d'honneur depuis la révolution de juillet.

INDUSTRIE.

DES CHEMINS DE FER.

Le chemin de fer de Manchester à Liverpool, le plus important de tous ceux qui existent en Angleterre, a 51 milles

anglais de longueur (10 lieues) ; il est à double voie et a coûté 300,000 livres sterling (20 millions de francs).

L'on trouve dans le dernier N.° de la *Revue Britannique* l'état des recettes et dépenses du dernier semestre de 1851 ; la recette se compose du transport, savoir :

1°. de 41,000 tonneaux de marchandises, à 15 fr. 47 c. $\frac{1}{2}$ la tonne de 1,000 kil., produisant 552,500 fr.

2°. De 188,726 voyageurs, à raison de 4 schelings $\frac{1}{2}$ (5 fr. 75 c.), produisant 4,090,000

TOTAL 4,642,000

Dépenses, entretien et frais, personnel, etc.. 884,000

Le revenu net du semestre a été de 758,500 fr.

Il est à remarquer que deux canaux parallèles à ce chemin exploitent les mêmes transports, et que cette concurrence a fait baisser les prix de 15 schellings à 9 $\frac{1}{2}$ (de 19 fr. à 12). Le nombre des voyageurs qui circulent sur la nouvelle voie est de plus de mille par jour. Un succès aussi étonnant a fait monter les actions de cette entreprise de 100 à 200 livres sterling.

Aux États Unis d'Amérique, il a été construit, jusqu'à ce jour, onze chemins de fer sur une étendue de 105 milles ; quatre nouveaux sont dans ce moment en construction, qui parcourront 970 milles ; le plus long tend de Baltimore à la rivière d'Ohio ; il sera à deux lignes et aura 555 milles de longueur. Le mille reviendra à 120,000 fr. ; ainsi, le chemin coûtera 40 millions 200,000 fr. Une partie est déjà terminée. Dans le parcours de cette voie, les ingénieurs ont établi un tunnel ou aqueduc souterrain qui a 10,000 perches de longueur et dont l'ouverture de l'arche a 50 pieds de hauteur. Les chemins à une voie aux États-Unis, reviennent au plus bas prix à 10,800 fr. le mille ; mais quelquefois ce prix s'est élevé à 60,000 fr. ; à deux lignes ils reviennent au *minimum* à 28,000 fr., au *maximum* à 67,000 fr.

En France, les premières entreprises de ce genre ont vu le jour dans le département de la Loire en l'année 1824. Le premier, tendant de Saint-Etienne à Andrézieux sur la Loire, a 18 kilomètres de longueur et 58 embranchemens sur les principales exploitations de houille. Il est à simple voie, à ornieres saillantes ; les raies sont en fonte de 1^m,14 de longueur. Le tarif des droits du péage est de 25 c. 25 % par tonne de houille et par kilomètre parcouru, et de 57 c. 20 % pour toute autre matière et par tonne.

Le second commence au pont de l'Ane, point de départ de celui dont il vient d'être parlé ; c'est le chemin de Saint-Etienne à Lyon, il est à deux voies et se divise en trois parties : la première de St.-Etienne à Rive-de-Gier, sur un développement de 20 kilomètres et une inclinaison de 15 millimètres ; la seconde de Rive-de-Gier à Givors, 17 kilomètres avec une pente de 5 millimètres ; la troisième de Givors à Lyon, a 21 kilomètres jusqu'à la gare de Perrache, avec une contre-pente de 5 dix-millièmes, c'est-à-dire d'inclinaison vers Givors. La deuxième partie est en activité depuis une année ; la troisième sera livrée dans les premiers jours du mois d'avril ; la première celle de St.-Etienne à Rive-de-Gier, dans le courant de l'année prochaine. Le tarif est de 9 c. 80 % par tonne et par kilomètre parcouru. Les nombreuses difficultés que les entrepreneurs ont eues à surmonter dans l'établissement du chemin de fer de St.-Etienne à Lyon, a élevé le prix du kilomètre à environ 170,000 francs. Celui d'Andrézieux n'a coûté que 74,000 fr. Le transport de Rive-de-Gier à Givors s'effectue en 50 à 60 minutes, sans le secours d'aucun moteur, par l'effet seul de la gravitation ; au moyen des machines locomotives, l'on

pourra faire le trajet de Lyon à Givors en 50 minutes et remonter en une heure.

Le troisième chemin, celui d'Andrézieux à Roanne, construit par MM. Mellet et Henry ; il est à simple voie et a 66 kilomètres d'étendue ; le revient du kilomètre est de 56,000 fr. Le tarif à payer est de 14 c. $\frac{1}{2}$ à la descente, par kilomètre et par tonne, et de 17 c. $\frac{1}{2}$ à la remonte.

Ces trois chemins ne forment qu'une seule ligne, entre Lyon et Roanne, passant par Rive-de-Gier et Saint-Etienne, ils traversent le bassin houiller dans le sens de sa plus grande longueur, et sont principalement destinés à l'exportation de la houille. Sur le parcours total de cette ligne qui aura environ 145,000 mètres de développement (environ 56 lieues métriques), un tonneau (ou 1,000 kil. de marchandise) n'aura à payer que 19 francs et quelques centimes de droits de transports, *le véhicule compris*. Ce trajet pourra s'effectuer en huit heures et en dix au plus. Par les moyens actuels et à voiture, il faudrait au moins 5 jours, et le prix du transport d'une tonne s'élèverait au moins à 40 francs.

Les bienfaits de ces entreprises ne tarderont pas à se répandre ; la ville de Lyon, consommant annuellement 2,500,000 hectolitres de houille, sera la première à en profiter. Les extracteurs de la houille en recueilleront aussi d'immenses avantages, en doublant et triplant leur exportation annuelle.

Il est question de construire un chemin de fer de Paris au Havre : un honorable industriel, M. Samüel Blum, vient de proposer au gouvernement de construire une voie de fer de Paris à Marseille avec un embranchement sur l'Alsace. Faisons des vœux pour que le gouvernement accueille et favorise de tels projets !

J. R.

GIREL-FOSSOYEUR.

Girel, que vous connaissez tous, a rempli, ces jours derniers, un bien triste et bien douloureux ministère ! — lui ! si gai, si leste, si fringant, si comiquement noble, si noblement comique ; — lui ! qu'on ne peut voir sans rire à *chaudes gorges*, il s'était fait fossoyeur ! Eh bien ! le croirez-vous ? on ne pleurerait pas... si, je me trompe, on a pleuré... mais, pas de ces larmes qui suffoquent et étouffent ; non, non, pas de celles-là ! — mais de celles qu'arrache une naïveté de M. Mahul ou un discours de M. Madier de Montjeau, ou bien encore une harangue de M. Thomas T., très-fort sur ce chapitre-là. — Voici le fait.

Le conseil municipal avait chargé Girel des funérailles de trois vieilles duègnes, connues sous les noms de *Thalie*, *Euterpe* et *Therpsichore*.

On les peut enterrer fort bien pour un écu, avait dit le conseil ; mais Girel a voulu bien faire les choses, au risque d'en être pour son argent. Un superbe cataphalque, des torches funéraires, des pleureurs, des inscriptions ! — Le convoi s'est mis en marche pour Loyasse, présidé par un génie municipal coiffé d'un chapeau fort à la mode et pas du tout séditieux, on l'appelle : à la *Basile*. Ce n'est pas tout encore : ici, des éteignoirs ; là, des tortues ; ailleurs, des écrevisses du plus beau rouge qui venaient compléter le cortège lugubre. — Puis Girel, d'un air piteux, d'un air à fendre le cœur le plus dur, qui jette le drap mortuaire sur ces trois malheureuses femmes ! — *Requiescant in pace !* — La paix soit aussi avec leurs meurtriers !

J. B.

ANTONY ET LE MASQUE DE FER AUX CÉLESTINS.

Demain lundi, les habitués de ce théâtre sont appelés à

une de ces soirées dont on se souvient bien long-temps. Heureux les élus ! deux drames de l'école moderne ! tous deux en privilège de remuer les cœurs les plus froids et les plus compassés !

Vienne donc Delacroix, mon acteur si chaleureux, si intelligent, si artiste ! vienne Antony avec ses chagrins d'amant et ses douleurs d'homme ! vienne avec lui Gaston, le malheureux Gaston ! et Delacroix et le public passeront une bonne soirée.

TABLETTES DRAMATIQUES.

Grand-Théâtre.

J'ai promis de reparler de *Richard d'Arlington*, mais les excellents articles publiés à ce sujet par mes confrères en journalisme me dispenseront de ce soin. A quoi bon redire pour redire moins bien ? Je n'en payerai pas moins aux artistes la justice qui leur est due pour l'ensemble remarquable avec lequel ils ont rendu la grande page dramatique de Dumas. Valmore a joué en profond comédien le rôle difficile de Richard ; c'était bien l'ambitieux, qui poursuit et étroit sa chimère jusqu'à la mort ; peut-être seulement ne s'est-il pas assez attaché à faire sentir les *mots de valeur*, semés à profusion dans l'ouvrage comme des diamans. Ces mots, qu'il est à même de sentir mieux qu'un autre, auraient dû être jetés par lui avec plus de soin ; il a embrassé à merveille la masse du rôle, mais il en a peut-être négligé un peu les détails, et les détails de Dumas sont trop précieux pour être ainsi perdus.

M.^{lle} Venzel a révélé dans Jenny une sensibilité vraie qu'elle nous avait un peu dissimulée jusqu'à présent. C'était bien la bonne et douce Jenny pleurant et aimant, près de l'homme que son amour et ses pleurs fatiguent également. Ce rôle est sans contredit celui où elle a développé le plus de talent, et il y a de la coquetterie à laisser ainsi des regrets au public qu'elle va quitter.

Roblin a donné à Mawbray la physionomie qui lui convenait. Ce rôle était difficile, et il en a sauvé adroitement les écueils.

Cossard a fait, du bon docteur Grey, un personnage plein d'intérêt, et il est malheureux pour lui que l'on ait supprimé le prologue qui, à la vérité, ne servait pas à grand' chose, puisque ce qu'il contenait en action, se trouve plus tard en récit.

Les autres acteurs chargés de rôles importants, quoique secondaires, méritent aussi des éloges, et *Richard d'Arlington* a trouvé en eux tous de dignes interprètes.

E. L.

Mon collègue a oublié de parler de M. Berthaud. Je m'empresse de réparer cet oubli en déclarant que cet artiste a donné au rôle de l'intrigant subalterne Thompson une couleur fort remarquable.... ; il l'a joué avec une perruque rouge !

J. B.

On nous promet pour mardi, au bénéfice d'André, l'un de nos meilleurs acteurs, l'un de ceux qui ne jouent pas assez souvent pour nos plaisirs, une représentation qui ne peut manquer d'attirer la foule. Un opéra nouveau, dont la musique est d'Adolphe Adam, l'un de nos plus agréables compositeurs, *le grand Prix ou le Voyage à frais communs*, a obtenu à Paris un succès de longue durée, et ne sera sans doute pas moins heureux ici ; joignez à cela *Jocko*, drame dans lequel

l'étonnant Girel remplira le rôle du singe, et dans lequel, par extraordinaire, la délicieuse Ambrosine dansera et parlera le rôle de Cora. Voilà, certes de quoi piquer la curiosité. Si notre *Taglioni* lyonnaise joue comme elle danse, quel nouveau trésor pour les connaisseurs ! Le spectacle sera terminé par *le Dieu et la Bayadère*, qu'on ne se lasse pas de voir sous les traits de Sirant et de M.^{lle} Ambrosine, qui fera presque ainsi les honneurs de la soirée ; en cela le bénéficiaire a fait preuve de goût, et nous l'en remercions d'avance au nom du public.

UN PORTRAIT.

Le front masqué d'un grand chapeau,
Barbe sale autour du museau,
Ventre arrondi comme un tonneau,
Dos en arcade de caveau,
Jambes en forme de poteau,
Gros et vilain comme un pourceau,
Lourd et soufflant comme un gros veau,
Ayant plus de fiel qu'un agneau,
A la fois mince et lourd cerveau,
Esprit au-dessous de zéro,
Pour parler suant sang et eau,
Sans jamais trouver du nouveau,
Voilà le portrait de Prunceau.



REVUE DES MODES.

Presque toutes les femmes sortent enveloppées d'un immense cachemire, un boa autour du cou et très-souvent le manchon.

— On porte toujours les cheveux lisses sur le front, on les traverse par des rangs de perles, des chaînes d'or qui viennent tourner autour de la tresse qui fait le chou par derrière.

— Les bas se font d'une telle finesse qu'il est impossible de les porter sans bas rosés dessous ; ceux en soie sont aussi clairs que la blonde.

— Les boudoirs à la mode se tendent en moire bleue de ciel avec une colonnade formée par de gros câbles d'argent ; les rideaux, en moire blanche diaphane, sont bordés d'un très-large galon bleu bordé en argent. Le tapis bleu à rosaces blanches ; autour un divan en moire bleue, dont chaque coussin bordé d'un double galon d'argent ; au milieu, une petite table en marbre blanc, ayant de riches dessins incrustés en lapis. La cheminée en marbre blanc, et la pendule ainsi que les vases en lapis, enrichis de reliefs d'argent. Une lampe en lapis, soutenue par des chaînes d'argent, est suspendue au milieu du plafond, également tendu en moire bleue, et câbles d'argent réunis tous au milieu et se séparant vers le bord.

— Les brodequins se portent toujours aux promenades et dans les visites, les souliers restent sans rosettes comme depuis deux ans ; les pantoufles se garnissent souvent d'une faveur plissée à petits plis.

Spectacle du Dimanche 23 mars.

GRAND-THÉÂTRE.

RICHARD D'ARLINGTON, drame en trois actes et en huit tableaux, par MM. *Alexandre Dumas* et *Dinaux*.

JOSEPH BEUF, Gérant.